LA CONDITION DU TRADUCTEUR ENTRE PRÉSENT ET PASSÉ

Constantin TIRON
Université « Ştefan cel Mare », Suceava, Roumanie
tironconstantin@yahoo.fr

Abstract: The article traces the key-moments in the evolution of the perception on translators along time. Viewed diachronically, as well as geographically, this perception differs : the status of translators is more openly and officially recognized today than it used to be, and being a translator in France, for example, is more of praise than in Romania. The conclusion belongs to Irina Mavrodin: translators are sometimes pariah and sometimes heroes, but never fully acknowledged.

Keywords: translators, status, technique, literary translation.

Qu'il s'agisse d'une traduction ou d'une retraduction, la condition ou le statut du traducteur devrait être toujours le même. Une œuvre littéraire pourrait être traduite ou retraduite, mais on ne doit pas oublier le fait que celui qui réalise ces actes (de traduction et de retraduction) est bien évidemment le traducteur. Investiguer les opérations de traduction et de retraduction sans accorder une attention particulière à leur protagoniste, à savoir au traducteur, serait un travail incomplet.

En 1963, à la parution de la première édition de l'ouvrage de Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Dominique Aury, le signataire de la « Préface » remarque la place modeste, même misérable, humble, anonyme du traducteur :

> Dans l'armée des écrivains, nous autres traducteurs nous sommes la piétaille ; dans le personnel de l'édition, nous sommes la doublure interchangeable, le besogneux presque anonyme. Sauf en France et en Angleterre quelques honorables exceptions, si la couverture d'un livre traduit porte le nom de l'auteur et le nom de l'éditeur, il faut chercher à la page de titre intérieure, et plus encore face à cette page, tout en haut ou tout en bas, dans le plus petit caractère possible, le mieux dissimulé possible, le misérable nom du traducteur.[1]

[1] AURY, Dominique dans la « Préface » de l'ouvrage de Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1986, p. VII.

BDD-A5096 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:56 UTC)

À cette époque-là, le traducteur représentait la « piétaille » dans le cadre de l'« armée » des écrivains, une sorte de « doublure interchangeable », un « besogneux presque anonyme », en d'autres termes, le traducteur était un inconnu, une ombre, une personne invisible qui ne présentait aucun intérêt . Voilà donc le traducteur, celui qui rend possible le transfert d'un texte d'une langue vers une autre langue, celui qui contrôle et dirige tout en mécanisme, un processus (à savoir l'opération traduisante) doit se cacher comme un voleur, comme une personne malfaisante afin que son nom ne sorte pas en évidence. Pour une assez longue période, il existait le principe que le lecteur ne devait pas remarquer qu'une certaine œuvre était traduite et qu'elle n'était pas donc l'original. Dans ce sens, Dominique Aury dit :

> L'opération par laquelle un texte écrit dans une langue se trouve susceptible d'être lu dans une autre langue est sans doute un acte vaguement indécent, puisque la politesse exige qu'on ne le remarque pas. Là-dessus tout le monde est d'accord, et aussi bien les critiques que les lecteurs.[2]

C'était donc une attitude tacite, acceptée par tout le monde envers le travail titanesque du traducteur qui est condamné à rester en fin de compte un anonyme. Même de nos jours, il est très rare qu'un lecteur choisisse un bouquin à lire en fonction de celui qui en a signé la traduction. Quand on parle de la littérature universelle en général, on néglige (presque) totalement l'aspect lié à la traduction. Toute nation a accès à d'autres littératures, à d'autres cultures exclusivement par l'intermédiaire des traductions. Comment est-il possible de promouvoir en Roumanie, par exemple, la littérature française ou la littérature russe sans avoir en vue la contribution indispensable des traducteurs ? C'est grâce à eux que l'on peut connaître Flaubert, Balzac, Proust, Camus, Dostoïevski, Tolstoï etc. Bien sûr, il y a des cas où les lecteurs (avisés) consultent ou lisent les œuvres en original de ces écrivains par le biais de leurs aptitudes de langue française ou russe, selon le cas. Mais la plupart des lecteurs font appel aux traductions bien qu'il soit difficile pour eux de mentionner à un moment donné s'il a lu la version signée par tel ou tel traducteur. On pourrait même reprocher le manque d'une éducation (voire formation) du lecteur quant à sa possibilité de choisir une œuvre littéraire (appartenant à la littérature étrangère, universelle) en fonction de la qualité de la traduction, en fonction du traducteur.

En ce qui concerne la qualité de la traduction, ou plus exactement le jugement d'une traduction, on assiste, à l'époque évoquée

[2] *Idem*, p. VII.

BDD-A5096 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:56 UTC)

par Dominique Aury, à des cas très rares, où, certains traducteurs apprécient ou par contre, critiquent durement la traduction en question :

> Quelques maniaques tentent parfois de signaler des merveilles (il y en a) et plus souvent de crier au massacre, mais ces maniaques sont toujours des traducteurs, et qui les écoute ? d'autres traducteurs… Nous vivons en circuit fermé.[3]

Ce manque d'intérêt pour le métier de traducteur, plus précisément pour l'activité de traduire, pour sa qualité ou ses défauts est doublé par d'autres aspects qui semblent menacer la traduction en elle-même ; il s'agit de l'invention des « langues communes » (l'espéranto par exemple) ou de la « machine à traduire », cette dernière ayant la capacité, selon les spécialistes, de remplacer le travail des traducteurs (c'est ce que l'on appellera plus tard « la traduction automatique ») :

> Le fléau de l'espéranto et du volapuck ne nous hante plus, mais la machine à traduire nous guette, qui traduira plus vite et plus juste que nous, disent les prophètes de malheur – et voici venir la traduction presse-bouton.[4]

Les traducteurs littéraires sont menacés donc par le fléau de la technique, à savoir une machine capable de tout traduire ; mais il paraît que cette machine « promise » rencontre encore assez de problèmes (et spécialement des problèmes de vocabulaire) :

> […] les « techniques », comme nous disons dans notre jargon, envient les « littéraires », parce que les littéraires n'ont pas de difficultés de vocabulaire, et les littéraires envient les techniques, parce que les techniques n'ont que des difficultés de vocabulaire.[5]

Voilà le portrait du traducteur et de son statut dans les années 1960. Malgré ces pistes défavorables de la traduction, ce qui reste au traducteur c'est l'optimisme, son désir de se perfectionner sans cesse, d'améliorer son travail. De plus, comme une consolation envers ce contexte malheureux de la traduction, Dominique Aury croit que les traducteurs doivent rendre hommage aux « saints patrons » de la traduction :

> Nous nous efforçons tout de même, comme nous pouvons, d'améliorer notre métier, et de temps en temps, pour nous encourager ou nous consoler, nous allumons un cierge devant l'effigie de nos saints patrons :

[3] *Idem*, p. VII.
[4] *Ibidem*, p. VII.
[5] *Ibidem*, p. VII-VIII.

BDD-A5096 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:56 UTC)

> saint Jérôme, qui fit quelques contresens et saint Valery Larbaud, qui n'en fit aucun, saint Etienne Dolet, qui nous donna notre première charte, et le bienheureux Jacques Amyot, et Chapman, et Galland, et Burton, et Schiller, et Nerval, et Baudelaire, qui nous ont prouvé l'existence du miracle.[6]

Dans l'opinion de Dominique Aury, tous ces patrons énumérés ci-dessus sont des « faiseurs de miracles ». Le « miracle » se situe quelque part, à mi chemin entre le travail et le résultat du travail (le travail de traduire, bien évidemment !) :

> Ces faiseurs de miracle, nous en avons besoin. Car s'il s'agit effectivement de métier sur le plan du travail quotidien, lorsque le résultat de ce travail atteint à une rigueur indiscutable (ce qui est rare), à une permanence universellement reconnue (ce qui est encore plus rare), c'est qu'entre le travail et le résultat du travail quelque chose de peut-être indicible s'est passée.[7]

Le « miracle » consiste dans la force, dans la capacité de dépasser l'obstacle. Car toute traduction suppose surmonter un obstacle. Comme le montre Dominique Aury,

> Il s'agit donc, puisque le passage d'une langue à l'autre ne va pas de soi, de définir en quoi consiste l'obstacle, opération à la fois d'analyse (de quoi est fait tel ou tel obstacle) et de synthèse (quel est l'élément que ces obstacles ont en commun).[8]

La tâche du traducteur n'est pas seulement celle de réussir à franchir l'obstacle, à l'enlever, mais ce qui est très important c'est d'abord être capable de le connaître. Dans ce sens, Dominique Aury dit : « Où est l'obstacle ? Une chose est de le forcer, de le tourner, de l'effacer, enfin d'en venir à bout, à quoi chacun de nous tâche à l'aveugle de parvenir, une autre de le connaître »[9].

Dans son livre *Partea şi întregul. Eseuri sau obsesii fragmentate*, publié en 2009, Irina Mavrodin dédie, à son tour, quelques lignes au problème du statut du traducteur en Roumanie. Elle commence par une question rhétorique : « Dar se poate vorbi astăzi în România despre un statut al traducătorului? »[10] (« Mais peut-on parler

---

[6] *Idem*, p. VIII.
[7] *Ibidem*, p. VIII.
[8] *Ibidem*, p. X.
[9] *Ibidem*, p. VIII.
[10] MAVRODIN, Irina, *Partea şi întregul. Eseuri sau obsesii fragmentate*, Craiova, Ed. Scrisul Românesc, 2009, p. 180.

BDD-A5096 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:56 UTC)

aujourd'hui d'un statut du traducteur en Roumanie ? »)[11]. Elle signale que, de nos jours même, il existe encore la tendance de ne pas préciser le nom du traducteur d'une certaine traduction, en d'autres termes, on néglige le signataire de la traduction :

> … în reviste şi ziare, la televiziune şi la radio, când se vorbeşte sau se scrie despre vreo carte tradusă, nu se specifică, decât cu foarte rare ocazii, numele traducătorului.[12]

> (… dans les revues et les journaux, à la télé ou à la radio, quand on parle ou l'on écrit sur un livre traduit, on ne précise, qu'à de très rares occasions, le nom du traducteur.)[13]

La traduction semble, de ce point de vue, ne pas avoir d'auteur, de traducteur, de créateur, en fin de compte. Dans un tel contexte, peu importe qui a fait telle ou telle traduction, toutes les traductions ont la même valeur. Les libraires ou bien les bibliothécaires ne sont pas capables de nous donner des informations concernant le traducteur d'une certaine œuvre littéraire. C'est en ce sens, que nous devons retenir l'opinion d'Irina Mavrodin :

> Acum un anumit număr de ani, cumpărătorii de carte mai căutau anumite traduceri, evitându-le pe altele. Astăzi nici măcar cei care le vând nu ştiu bine ce vând (sub raportul traducerii), dacă sunt întrebați. Practica de acoperire, până la ştergere, a numelui se manifestă şi în felul în care semnătura traducătorului este „ascunsă", prin diferite tehnici, ca aceea care o plasează pe pagina pe care sunt date numele tuturor celor care au contribuit la confecționarea cărții .[14]

> Il y a quelques ans, les acheteurs de livres cherchaient encore certaines traductions, en évitant les autres. Aujourd'hui, ni au moins ceux qui les vendent ne savent pas bien ce qu'ils vendent (sous le rapport de la traduction), au cas où l'on le leur demande. La pratique de couvrir jusqu'à la suppression même du nom se manifeste également dans la manière par laquelle la signature du traducteur est « cachée », par de différentes techniques, par exemple celle qui la place dans la page où il y a les noms de tous ceux qui ont contribué à l'élaboration du livre.[15]

Il est intéressant de retenir le fait que la condition du traducteur n'est pas la même dans tous les pays. Si en Roumanie, nous remarquons

[11] C'est nous qui traduisons.
[12] MAVRODIN, Irina, *op.cit*., p. 180.
[13] C'est nous qui traduisons.
[14] *Idem*, p. 180.
[15] C'est nous qui traduisons.

BDD-A5096 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:56 UTC)

une condition modeste du traducteur, voire misérable, par contre, en France, par exemple, le traducteur est très apprécié. Son nom se trouve même sur la couverture du livre puisque le traducteur est considéré à son tour un auteur du livre en question. C'est toujours Irina Mavrodin qui constate que le traducteur est comme une sorte de « paria » et parfois un « héros » dont les mérites sont assez rarement reconnues :

> Mizerabil plătit, umilit, traducătorul este astăzi, în ţara noastră, un fel de paria, dar şi, când este foarte bun, un erou al culturii pentru un mic grup de oameni care mai ştiu ce-i o traducere bună, ce importanţă are ea.[16]

> Mal payé, humilié, le traducteur est aujourd'hui, dans notre pays, une sorte de « paria », mais aussi, quand il est très bon, un héros de la culture pour un petit groupe de gens qui savent encore ce que c'est qu'une bonne traduction, quelle en est l'importance.[17]

Ayant en vue la complexité des responsabilités du traducteur, on arrive à un constat simple et justifié : le traducteur mérite pleinement de dépasser sa condition misère évoquée par Dominique Aury et par Irina Mavrodin, et, par conséquent, d'être considéré comme un « dieu » qui traduit, écrit, qui contribue à la production d'une écriture dérivée (à savoir la traduction en tant que produit final, en tant que texte).

Bibliographie :

AURY, Dominique, dans la « Préface » de l'ouvrage de Georges Mounin (1986) : *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.

BALLARD, Michel (coordinateur) (2005) : *La traduction, contact de langues et de cultures*, Arras, Artois Presses Université.

MAVRODIN, Irina (2009): *Partea şi întregul. Eseuri sau obsesii fragmentate*, Craiova, Ed. Scrisul Românesc.

SKIBINSKA, Elzbieta, « La retraduction, manifestation de la subjectivité du traducteur » in *Palimpsestes*, 4, *Retraduire*, Paris, Publication de la Sorbonne Nouvelle, 1990.

[16] *Idem*, p. 180-181.
[17] C'est nous qui traduisons.

BDD-A5096 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:56 UTC)